



# La rue, cette «héroïne littéraire»

**DÉAMBULER** Professeure à Genève, Nathalie Piégay donne samedi une conférence qui promet sur le destin littéraire de nos chaussées, dans le cadre du Festival Histoire et Cité

PROPOS RECUEILLIS PAR ALEXANDRE DEMIDOFF  
X @alexandredmiff

«La rue n'existait pas sur la scène romanesque avant Balzac, depuis, c'est un théâtre de tous les instants», s'emballe Nathalie Piégay. Professeure de littérature française à l'Université de Genève, cette spécialiste amoureuse de ses sujets – l'œuvre de Louis Aragon notamment – invite ce samedi à découvrir la fortune romanesque de nos chaussées, dans le cadre du Festival Histoire et Cité – dont le thème est justement la rue.

Ecrivaine elle-même, cette arpen-teuse de villes connaît la joie des échappées. Dans *3 Nanas* (Ed. Le Seuil), son dernier ouvrage très remarqué, elle pistait les artistes Niki de Saint-Phalle, Annette Messager et Louise Bourgeois. C'est à une autre virée qu'elle convie via sa conférence, sur les pas de la balzacienne Félicité des Touches et de la surréaliste Nadja, héroïnes de cités en pleine métamorphose. On embarque.

**Quand est-ce que la rue devient une scène romanesque?** Elle acquiert une identité propre à partir d'Honoré de Balzac et de la naissance de la grande presse de boulevard. Au XVIIIe, elle n'existe pas dans les romans ou alors sur un mode allusif comme dans *La Vie de Marianne* de Marivaux. Dans les romans balzaciens, elle est motrice. Songez à l'extraordinaire Félicité des Touches. Elle naît pauvre en province, monte à Paris, comme tous les héros balzaciens, et change de quartiers à mesure qu'elle gravit les échelons de la réussite. Elle s'installe d'abord dans l'un

des plus beaux hôtels de la rue du Mont-Blanc – aujourd'hui rue de la Chaussée-d'Antin. Mais elle s'enrichit encore et la voilà rue de Grenelle!

**Pourquoi Balzac est-il si attentif à ces nomenclatures?** Parce que la ville devient à son époque un marqueur d'identité. Elle est désormais un espace démocratique, celui d'une mobilité sociale. La rue est cette arène où les ambitions se mesurent et s'affrontent. Elle est aussi – en 1830, 1848 et 1871, au moment de la Commune – un champ d'affrontements. Jusqu'à la Révolution française en 1789, les révoltes naissaient dans les campagnes, c'étaient les fameuses jac-

queries. Au XIXe, les émeutes ont lieu sur les pavés et dans des quartiers stratégiques. Les écrivains sont aux premières loges de ce théâtre.

**Sous la plume de Balzac, d'Eugène Sue, de Zola un peu plus tard, la ville ferait alors figure d'héroïne?** Oui, pensez à la description des Halles dans *Le Ventre de Paris*. Mais cette exaltation d'un grand corps urbain suscite aussi le rejet. Les adversaires de Zola parlent à son propos de «littérature de caniveau», c'est-à-dire une littérature qui se nourrit d'ordures. La rue est l'antithèse du domaine aristocratique du XVIIIe: toutes les transactions y ont cours, du commerce à la prostitution. Dans cette boue, le fait divers prospère. Pour les journalistes et beaucoup de romanciers, c'est un filon inépuisable. Mais certains se bouchent le nez.

**Qui sont alors les lecteurs de ces romans?** Ce sont souvent ceux des journaux où paraissent en feuilleton les grandes sagas de Balzac. Celui-ci séquence ces chapitres pour qu'on se précipite le lendemain sur l'édition du jour. Remarquez qu'on retrouve ces mêmes ressorts dans les séries aujourd'hui.

**André Breton, Louis Aragon, Philippe**

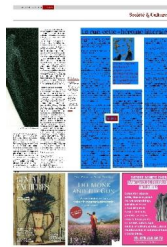
**Soupault: dans les années 1920, les surréalistes rêvent la rue autant qu'ils l'arpenent. Que représente-t-elle pour eux?** Le lieu de la surprise, de l'étrangeté et de l'émerveillement. Ils ont un goût pour les quartiers périphériques et

interlopes, autour de la gare du Nord ou du parc des Buttes-Chaumont. Ils sont aussi sensibles à des lieux sur le point de disparaître, comme les fameux passages qui fascinent tant Louis Aragon dans *Le Paysan de Paris*.

**Qu'est-ce que leurs récits révèlent de Paris?** Son accélération. Ses parures nouvelles. Et sa verticalité insondable. Aragon est émerveillé par les escaliers mécaniques. Les stations de métro et leurs couloirs labyrinthiques sont autant d'avatars d'une rue qui, à ciel ouvert, se fait clinquante avec ses réclames, ses enseignes lumineuses. Ces appâts publicitaires vont inspirer leurs papiers collés à des peintres comme Georges Braques et Picasso.

**Depuis son premier roman, «La Place de l'Étoile» en 1968, Patrick Modiano inscrit ses intrigues – souvent des (en)quêtes – dans les plis de la topographie parisienne. Quelle valeur a pour lui la rue?** C'est le schème de l'errance. Elle témoigne de l'oubli. Les personnages de Modiano se servent des bottins téléphoniques d'autrefois comme de bouée face à l'amnésie qui menace. Mais les noms qu'ils retrouvent sont des repères fragiles et elliptiques.

**Dans «Dora Bruder» paru en 1997, Modiano enquête sur une jeune fille juive de 15 ans, dont il a découvert l'existence grâce à un avis de recherche paru le 31 décembre 1941 dans «Paris-Soir». Elle sera déportée en septembre 1942 à Auschwitz où elle meurt. Il n'a quasiment aucune information sur elle, mais les rues parlent... Elles font partie des signes d'identité de Dora. Elle a vécu avec ses parents immigrés dans une chambre d'hôtel, boulevard Ornano, dans le XIXe arrondissement, quartier où il y a eu les rafles. Patrick Modiano recons-**



titue ses itinéraires, ceux qu'on peut supposer, dans un rapport à la ville qui est de l'ordre de la trace. Aujourd'hui, il existe une promenade Dora-Bruder avec une plaque où figure l'incipit du récit. Sans le travail de l'écrivain, elle n'aurait jamais accédé à cette lumière. C'est un exemple émouvant du pouvoir de la littérature sur la rue.

**Quel est le livre célébrant la rue que vous offrez aux êtres aimés?** *Le Paysan de Paris* d'Aragon. C'est un texte intensément poétique et ancré dans la réalité. Et j'ajouterais *Rue des boutiques obscures* de Modiano, une splendeur. ■

**La rue, seul champ d'expérience valable.**  
Uni Dufour (salle 408), Genève, samedi 20 avril à 14h dans le cadre du Festival Histoire et Cité.



«La rue acquiert  
une identité  
propre à partir  
d'Honoré de Balzac  
et de la naissance  
de la grande presse  
de boulevard»

INTERVIEW